Jacques-Albin-Simon Collin de Plancy

La vie et les légendes intimes des deux empereurs, Napoléon Ier et Napoléon II

Jacques-Albin-Simon Collin de Plancy

La vie et les légendes intimes des deux empereurs, Napoléon Ier et Napoléon II

Jusqu'à l'avénement de Napoléon III

Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066334703

Table des matières

I. — LA VOCÉRATRICE.
II. — LE QUINZE AOUT 1769.
III. — L'ENFANCE DE NAPOLÉON.
IV. — NAPOLÉON OFFICIER.
V. — LA PRISE DE TOULON.
VI. — LE TREIZE VENDÉMIAIRE.
VII. — JOSÉPHINE.
VIII. — LA CAMPAGNE D'ITALIE.
IX. — CONTINUATION DE LA CAMPAGNE.
X. — FÊTES A PARIS.
XI. — L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE.
XII. — LA PESTE DE JAFFA.
XIII. — LE DIX-HUIT BRUMAIRE.
XIV. — LE CONSULAT.
XV. — LE PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD.
XVI. — MARENGO.
XVII. — LA MACHINE INFERNALE.
XVIII. — LE CONCORDAT.
XIX. — LES THÉOPHILANTHROPES.
XX. — LE CULTE CATHOLIQUE RÉTABLI.
XXI. — CONSUL A VIE.
XXII. - RAPPEL DES ÉMIGRÉS.
XXIII. — LA LÉGION D'HONNEUR.
XXIV. — MÉDIATEUR DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE.
XXV. — L'ANGLETERRE ROMPT LA PAIX.
XXVI. - LE CAMP DE BOULOGNE.

XXVII. — LES CONSPIRATIONS.
XXVIII. — L’EMPIRE.
XXIX. — FULTON AU CAMP DE BOULOGNE.
XXX. — LES PRÉPARATIFS DU SACRE.
XXXI. — LE SACRE DE L’EMPEREUR.
XXXII. — PIE VII A L’IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
XXXIII. — NAPOLÉON A BRIENNE EN 1805.
XXXIV. — LA COURONNE DE FER.
XXXV. — NAPOLÉON A STRASBOURG.
XXXVI. — LA BATAILLE D’AUSTERLITZ.
XXXVII. — JOSEPH-NAPOLÉON, ROI DE NAPLES.
XXXVIII. — LOUIS-NAPOLÉON, ROI DE HOLLANDE.
XXXIX. — LE GRAND SANHÉDRIN DES JUIFS.
XL. — LA CONFÉDÉRATION DU RHIN.
XLI. — LA JOURNÉE D’IÉNA.
XLII. — LA PRINCESSE DE HATZFELD.
XLIII. — LA BATAILLE D’EYLAU.
XLIV. — LA BATAILLE DE FRIEDLAND.
XLV. — LE RADEAU DU NIÉMEN.
XLVI. — JÉROME-NAPOLÉON, ROI DE WESTPHALIE.
XLVII. — LES AFFAIRES D’ESPAGNE.
XLVIII. — LE PRINCE FERDINAND.
XLIX. — LE PRINCE DE LA PAIX.
L. — LE ROI CHARLES IV.
LI. — NAPOLÉON A BAYONNE.
LII. — JOSEPH-NAPOLÉON, ROI D’ESPAGNE. JOACHIM MURAT, ROI DE NAPLES.
LIII. — L’ENTREVUE D’ERFURT.
LIV. — NAPOLÉON EN ESPAGNE.
LV. — NOUVEAUX ARMEMENTS DE L’AUTRICHE.

LVI. — LA BATAILLE DE WAGRAM.
LVII. — LES AFFAIRES DE ROME.
LVIII. — L’ASSASSIN DE SCHŒNBRUNN.
LIX. — LE DIVORCE.
LX. — MARIE-LOUISE.
LXI. — NAPOLÉON A BRUXELLES.
LXII. — FÊTES DU MARIAGE.
LXIII. — ABDICATION DE LOUIS-NAPOLÉON.
LXIV. — NAISSANCE DE L’HÉRITIER DU TRONE.
LXV. — LE BERCEAU DU PETIT PRINCE.
LXVI. — LE BAPTÊME.
LXVII. — LE CONCILE DE PARIS.
LXVIII. — LE VOYAGE DE HOLLANDE.
LXIX. — L’ANNÉE MIL HUIT CENT DOUZE.
LXX. — LA CAMPAGNE DE RUSSIE.
LXXI. — LA BATAILLE DE LA MOSCOWA.
LXXII. — LA CONSPIRATION DE MALET.
LXXIII. — LE RETOUR DE RUSSIE.
LXXIV. — LES SUITES DE LA GUERRE DE RUSSIE.
LXXV. — LE CONCORDAT DE MIL HUIT CENT TREIZE.
LXXVI. — MIL HUIT CENT TREIZE.
LXXVII. — DRESDE ET MOREAU.
LXXVIII. — MIL HUIT CENT QUATORZE.
LXXIX. — NAPOLÉON ET SON FILS.
LXXX. — BATAILLE DE BRIENNE. — INCIDENT.
LXXXI. - A TRAVERS LES LUTTES. - UN ÉPISODE.
LXXXII. — LA BATAILLE DE PARIS.
LXXXIII. — L’ABDICATION.
LXXXIV. — LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.

LXXXV. — LES BOURBONS.
LXXXVI. — MORT DE JOSÉPHINE.
LXXXVII. — LE FILS DE L’EMPEREUR.
LXXXVIII. — NAPOLINO A L’ILE D’ELBE,
LXXXIX. — LE RETOUR DE L’ILE D’ELBE.
XC. — LE CONGRÈS DE VIENNE.
XCI. — LES CENT JOURS.
XCII. — LA BATAILLE DE WATERLOO.
XCIII. — LA SECONDE ABDICATION.
XCIV. — DÉPORTÉ A SAINTE-HÉLÈNE.
XCV. — LE DUC DE REICHSTADT.
XCVI. — LES DERNIERS JOURS DU PRISONNIER.
XCVII. — NAPOLÉON II.
XCVIII. — LA RÉVOLUTION DE JUILLET.
XCIX. — LA MORT DU SECOND NAPOLÉON.
C. — LE RETOUR DE SAINTE-HÉLÈNE.
CONSÉQUENCE. — NAPOLÉON III.

LA VIE

ET LES LÉGENDES INTIMES

DES

DEUX EMPEREURS

NAPOLÉON Ier ET NAPOLÉON II

JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE NAPOLÉON III

PAR

J. COLLIN DE PLANCY

Acclamant magnum populi omnes Napoleonem
Nomine primus erat. Successor, traditus infans
Orphanus exilio, succumbit mœrore victus.
Tertius ac veniet : florescet maximus ille.
Quatrain de 1848

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10.

1867

Tous droits réservés.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DU BARON LARREY
DON DE

I. — LA VOCÉRATRICE.

Table des matières

Mea est ultio, et ego retribuam eis in tempore.

Deutéronome, chap. XXXII, vers. 35.

Les Corses, enfants d'une petite île riche et féconde, ont été opprimés et pillés successivement par les Carthaginois, par les Romains, par les Goths, par les Sarasins, par les Pisans, par les Génois; et les défauts que les divers historiens leur ont reprochés, ils les tenaient des Génois, qui les ont tyrannisés quatre cents ans. Depuis les premiers temps de l'Église, ils ont toujours été catholiques dévoués. Une multitude de faits établissent qu'ils ont le cœur fidèle.

Ils n'ont jamais eu d'amis sincères que les Francs et le Saint-Siège. Pépin, Charlemagne, Louis le Débonnaire, les ont traités en alliés. Dans des temps plus rapprochés de nous, Henri II, Henri IV et un grand nombre de princes et de seigneurs français se sont intéressés à ce vaillant petit peuple. Les Papes recevaient de cette île leur garde la plus sûre.

Ils ont eu des hommes illustres, qui malheureusement ont manqué d'historiens; ils ont donné a l'Église des martyrs et des saints. Dès avant le dix-septième siècle, l'île de Corse s'était consacrée à Marie immaculée.

Néanmoins au dix-septième siècle, et même jusqu'aux premières années du siècle où nous avançons, c'était

encore un peuple neuf. Comme les premiers Grecs et les premiers Romains avaient leurs sibylles, les Gaulois et les Francs leurs druidesses, les Corses avaient, aussi bien que les Écossais, leurs femmes à la seconde vue, leurs femmes inspirées, qu'ils appelaient des vocératrices, et qu'ils entouraient d'une sorte de vénération. M. Prosper Mérimée parle de ces femmes et de leurs chants en assonances dans son beau récit de Colomba.

Ces préliminaires sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Au dix-septième siècle donc, les Papes continuaient à tirer de la Corse leurs gardes incorruptibles; et personne jamais n'avait élevé contre eux aucun reproche ni aucun blâme , lorsque Louis XIV, alors dans la fougue de ses passions (il avait trente-quatre ans), et déjà le plus absolu des souverains de l'Europe, envoya à Rome, comme son ambassadeur, le duc de Créqui . C'était en 1662. Alexandre VII occupait avec éclat le Saint-Siège. Indépendamment ou à côté de sa sainteté éminente, ce pape était, comme on dirait aujourd'hui, un homme de progrès; il aimait et protégeait les lettres, les arts et les sciences; il s'occupait d'assainir et d'embellir Rome; il avait réformé plusieurs abus: entre autres il avait aboli par une loi, à la grande joie de son peuple, les franchises qui donnaient droit d'asile aux palais des ambassadeurs et qui mettaient à l'abri de la justice les assassins et les bandits. Tout le monde avait applaudi à la suppression de ces priviléges odieux; et les ambassadeurs des autres puissances en avaient félicité le souverain Pontife.

Mais Créqui, bien que sorti d’une souche assez immonde, fier du renom brutal de Lesdiguières, qui était son grand-père, fier aussi de représenter le plus fier des potentats, entra dans Rome avec un train royal et s’y posa en maître dès le premier jour. Comme son père et comme son grand-père, que l’on a beaucoup trop vantés, à l’exemple de ses ascendants, il se croyait au-dessus des lois. Sans respect pour l’autorité souveraine, la plus sérieuse et la plus auguste qui soit dans le monde, en entrant dans le palais de l’ambassade française, il y rétablit fièrement le droit de refuge qu’on avait proscrit sans le consulter.

Son outrecuidance consterna, en même temps que ses mœurs plus que légères, qu’il étalait un peu trop, indignèrent à Rome et le sacré collége, et les seigneurs, et le peuple. Il n’en marcha pas moins la tête haute; et l’autorité réelle ayant voulu faire prendre des assassins réfugiés dans ce qu’il appelait son palais privilégié, il y eut des luttes où les gardes corses durent appuyer la loi. Des coups de fusil furent échangés entre les gardes et les spadassins que Créqui avait enrôlés à sa suite. En même temps, une de ces intrigues immorales que toutes les lois condamnent lui ayant attiré quelque insulte des officiers dont il inquiétait le repos, il fit enlever son pavillon et s’enfuit de Rome .

Il se rassura dans la route et se présenta à Louis XIV, en se disant offensé. Le public ne fut pas dupe; on fit même sur lui à ce sujet des épigrammes et des chansons. Toutefois, quoique le pape Alexandre VII eût le droit de demander satisfaction à Louis XIV, Créqui (il avait eu le temps de dresser son thème, car on voyageait fort lentement alors),

Créqui présenta les choses de telle sorte que ce fut Louis XIV qui exigea les plus énormes réparations. Le souverain Pontife fut contraint à casser et à renvoyer sa garde corse, et à faire élever devant l'ambassade française une pyramide sur laquelle seraient inscrits l'outrage fait à Créqui et la réparation obtenue.

Nous passons d'autres sacrifices.

Pendant qu'on bâtissait la pyramide, le Père des fidèles fut obligé d'envoyer le cardinal Chigi, son neveu, avec la qualité de légat a latere, faire des excuses formelles à la cour de Versailles. Ce qui eut lieu avec un grand éclat en l'an 1664.

Quand les fidèles Corses, qui se trouvaient si heureux de vivre auprès et sous les yeux du Saint-Père, quand ils apprirent que leur corps était dissous et qu'il leur fallait quitter Rome, ce fut pour eux une immense désolation; et alors une de leurs vivandières, qui était vocératrice, psalmodia quelques strophes d'assonances dont on a conservé celle-ci, que nous traduisons fidèlement:

De cet abus de la force
Le monde se souviendra;
Et l'affront fait à la Corse,
Un jour, Dieu le vengera....

Si les jours de Dieu sont comme mille ans et mille ans devant lui comme un jour , si Dieu est patient parce qu'il est éternel, comme dit saint Augustin, il agit à son heure.

Or, le père François Annat, de la compagnie de Jésus, homme de science et de solide vertu, devenu confesseur de Louis XIV, parvint à faire comprendre à son royal pénitent

que Dieu lui demanderait compte des outrages faits par lui ou en son nom au successeur de saint Pierre; et le roi, que son orgueil retint encore quelque temps, se rendit, à la mort d’Alexandre VII. Il fit abattre et détruire la pyramide injurieuse, aux premiers jours du règne de son successeur Clément IX. Le 15 août 1669, toute trace de ce triste monument disparut, et ce même jour de l’an 1769, justement un siècle après, naissait en l’île de Corse un enfant qui allait grandir pour occuper le trône de Louis XIV.

Un an auparavant, la Corse était devenue française.

Pour compléter les réparations, la maison de Créqui s’éteignit en 1801; et la prévision de la vocératrice était accomplie.

II. — LE QUINZE AOUT 1769.

Table des matières

Que pensez-vous que sera un jour cet enfant?

SAINT Luc, chap. I, vers. 66.

Et le 15 août de l’année 1769, la sainte Vierge, en ce jour de sa glorieuse fête, bénissait un enfant qui naissait de parents fidèles à Ajaccio, capitale de cette île de Corse, devenue terre française.

La mère de cet enfant, la noble dame Letizia Ramolino, tendrement dévouée à Marie, assistait, dans l’église de Notre-Dame d’Ajaccio, à la messe solennelle de ce grand jour. Vers la fin de l’auguste sacrifice, pressée par les premiers symptômes de la délivrance, elle regagnait en hâte sa demeure. Ce n’était pas le courage qui manquait en elle, car, quoiqu’elle n’eût alors que dix-neuf ans, elle avait suivi à cheval son mari dans les guerres dont la Corse sortait à peine, et l’enfant qu’elle portait avait assisté dans son sein à des batailles.

Dès qu’elle eut mis le pied dans sa maison, elle n’eut pas le temps de gagner son lit: elle s’affaissa au milieu de son salon, sur un tapis de famille qui représentait en broderies les paladins de la Judée autour du roi prophète, de ce roi David qui, de fils d’un berger, devint un grand monarque; et là, après de légères douleurs, elle mit au monde un enfant qui sera un jour Napoléon, premier de ce nom en France.

C’était à l’heure de midi; et cet enfant mystérieusement donné à la France cicatrisera les plaies que les philosophes

et les jansénistes vont faire à l'Église: il ramènera à la Vierge divine les hommages voués par Louis XIII; et, fidèle à Marie, il verra son nom fêté dans l'auréole de la Reine des cieux triomphante.

On lui donna le nom de Napoléon, qui était aussi un présage de gloire.

Charles Bonaparte, l'heureux père, était absent lors de cette naissance. En attendant son retour et celui de son grand-oncle Napoléon Bonaparte d'Ornano, on ondoya l'enfant, avec licence de son autre oncle, Lucien, archidiacre d'Ajaccio; et il ne reçut le sacrement de baptême qu'à l'âge de près de deux ans. En voici l'acte:

» L'an 1771, le 21 juillet, ont été faites par moi soussigné, économe, les saintes cérémonies et les prières sur Napoléon, fils né du légitime mariage du seigneur Charles-Marie Bonaparte, et de dame Marie Letizia, son épouse; lequel avait été ondoyé à la maison, avec la permission du très-révérend Lucien Bonaparte, étant né le 15 août 1769. Ont assisté aux saintes cérémonies: pour parrain, l'illustrissime Laurent Giubega de Calvi, procureur du roi; et pour marraine, la dame Geltrude, épouse du sieur Nicolas Paravicino; présent le père. Lesquels ont signé ci-dessous:

» Jean-Baptiste DIAMANTE, économe d'Ajaccio; Laurent GIUBEGA; Geltrude PARAVICINO; Charles BONAPARTE ...

» Coté et paraphé par François Cunco, conseiller du Roi et juge royal de la province d'Ajaccio.»

III. — L’ENFANCE DE NAPOLÉON.

Table des matières

J’entrai à Brienne, dit Napoléon: j’étais heureux.

Mémoires d’Antomarchi.

L’enfance de Napoléon fit tout d’abord présager quelque chose de grand. Il avait une tête forte et remarquable. Ses délassements étaient sérieux. Il ne se plaisait qu’aux études précises, la géographie et l’histoire. Il était pieux et tendre.

«J’ai toujours trouvé, disait-il dans son exil de Sainte-Hélène, j’ai toujours trouvé un charme infini à me rappeler la piété de mon enfance et ces bonnes prières que je faisais sur les genoux de notre vieil oncle (l’archidiacre Lucien). Quand il nous enseignait la religion, il nous disait: «Priez, mes enfants, et Dieu vous aidera.»

L’enfant du 15 août avait le cœur généreux. Un jour, une corbeille de raisins et de figues, envoyée par l’oncle archidiacre, fut dévorée en cachette par les enfants. On en soupçonna ou peut-être on en accusa Napoléon, qui nia le fait. En le voyant embarrassé de cette enquête, on le crut coupable. On l’engagea donc à confesser, pour obtenir son pardon. Mais il nia plus fermement. Alors il fut châtié, et condamné à ne manger pendant trois jours que du pain et du fromage. Il subit ces peines en silence.

Le quatrième jour, une amie d’Élisa, instruite de ces détails, vint déclarer que c’était elle qui, avec Élisa, avait dévasté la corbeille. On reconnut alors que Napoléon le savait et qu’il avait mieux aimé souffrir que dénoncer.

L’oncle Lucien fut frappé de ce caractère; et lorsqu’on parla de mettre les enfants aux éludes, ce qui devait les séparer, il demanda qu’on les lui amenât, car il était alité et sentait sa fin prochaine. Quand il les vit tous autour de lui, il prit la main de Joseph: «Tu es l’aîné de la famille, lui dit-il; mais n’oublie jamais que Napoléon en est le chef.»

C’était une prophétie, et nous avons vu son accomplissement.

Le père du jeune Napoléon l’emmena au collége d’Autun, où il entra le 1er janvier 1777. Mais Louis XVI avait établi en France douze écoles militaires. Charles-Bonaparte espérait obtenir du roi l’admission de son fils dans une de ces écoles. Il l’obtint assez vite; et l’enfant, qui se trouvait tristement dépaysé à Autun, avec des élèves dont il n’entendait pas la langue et qui ne comprenaient pas la sienne, avait subi là, pendant trois mois et demi, une espèce d’exil affligeant. Il fut donc comblé de joie lorsque son père vint lui annoncer qu’il était admis à l’école militaire de Brienne. Il y entra le 23 avril de cette même année 1777, et dès lors il respira.

On l’a représenté, dans cette école célèbre, comme un enfant bourru, taciturne, exigeant, ce qui est totalement faux. Le comte de Las Cases dit au contraire qu’au rebours de toutes les histoires apocryphes, «il était doux, tranquille, appliqué, d’une grande sensibilité ; qu’il avait profondément l’estime de ses maîtres, l’affection de ses condisciples, et qu’on jugeait qu’il y avait en lui l’étoffe d’un homme extraordinaire. «Le vénérable abbé Fournerot, dans son beau pensionnat de Troyes, sous le Consulat et sous l’Empire, citait fréquemment à ses nombreux élèves l’illustre écolier de Brienne, dont il avait suivi toutes les

études; il le représentait comme un modèle de régularité, de discipline, d'intelligence, de douceur, de respect pour ses parents et pour ses maîtres, de constance dans ses affections.»

A l'appui de ce que nous citons, Napoléon disait à Sainte-Hélène: «Dans ma pensée et dans mon cœur, Brienne est » toujours ma patrie. C'est là que j'ai reçu les premières » impressions qui font un homme.»

Cependant on a prêté à cette jeune âme, si belle et si pure, des actes singuliers. Nous voulons parler de lettres, supposées écrites par lui à son père, pour lui demander de l'argent, afin de ne pas paraître plus pauvre que ses camarades. Or ses camarades recevaient comme lui six sous par semaine pour leurs menus plaisirs, et aucun des élèves ne pouvait recevoir autre chose de ses parents.

La meilleure réponse à ces stupidités, c'est la conduite du jeune Corse à l'école militaire de Brienne. Il était pieux, très-assidu au travail, ennemi des lectures frivoles, lisant dans ses moments de repos les livres d'histoire et de géographie, les vies des hommes illustres de l'antiquité, étudiant Polybe et Arrien, faisant peu de progrès dans les langues, excepté le français, qu'il apprit très-vite.

Dans ses récréations il s'occupait avec ses condisciples, en hiver surtout, à des opérations militaires. Il était constamment le premier et le plus fort de tous les élèves dans les mathématiques.

Il se prépara admirablement à sa première communion, qui eut lieu le 14 juin de l'année 1781. Il a dit plus tard que ce jour-là était le plus heureux de sa vie.

En sortant de la messe de ce grand jour, qui était cette année-là le jour de la Fête-Dieu, il écrivait, dans le transport de sa pieuse joie, une longue et touchante lettre à celui de ses oncles qui fut depuis le cardinal Fesch. Le bon cardinal en a cité quelques passages à M. Olivier Fulgence, à Rome:

«Mon cher oncle, écrivait-il, rien n'est comparable aux
» joies que j'éprouve; je voudrais consacrer à Dieu ma force
» tout entière et combattre pour lui, au moins de la parole.
» Les occupations de l'école ne me permettent pas de me
» livrer à la vie contemplative, mais au moins je sens avec un
» bonheur réel qu'à travers mes travaux et la carrière d'épée
» où je m'engage, je marche catholique et dans la foi de
» mon père....»

Il avait fait sa première communion par les soins du bon et grave M. Geoffroy, curé de Brienne. Il fut confirmé peu après, et on a fait à ce sujet un conte encore. Le grand vicaire du prélat qui conférait le sacrement lui demandant son nom, il répondit: «Napoléon.» Le grand vicaire répliqua: «Mais ce saint-là n'est pas dans le calendrier?»

Le conte dit que le jeune Bonaparte s'écria: «Je le crois bien, c'est un saint corse!» tandis qu'il répondit très-doucement: «Le calendrier ne peut pas contenir tous les saints que l'Église honore.»

Il avait douze ans.

Lorsqu'il était encore à Ajaccio, dans sa famille; où il croissait en âge et en intelligence, ses goûts militaires s'étaient révélés déjà. Il avait un petit canon de cuivre, qui faisait son bonheur et ses plus chers délassements. Dans les

deux années qui suivirent sa première communion, quand il n'étudiait pas, pendant les récréations, il jouait au soldat. Il devint successivement, dans la petite troupe des élèves, caporal, sergent, sergent-major, commandant.

Il devait ces dignités à l'affection de ses camarades. Il n'était pas moins aimé et admiré de ses maîtres, qui voyaient en lui un bel avenir. En 1783, le duc d'Orléans, venu à Brienne pour présider, de la part du Roi, la distribution des prix, assista à un examen où il fut si étonné des connaissances et du jugement solide du jeune Corse, qu'il lui mit sur la tête une couronne de chêne. Napoléon la conservait encore lorsqu'il fut élevé au trône.

Pendant le rude hiver de 1783 à 1784, il organisa avec la neige, qui était abondante, des siéges et des combats. Sous ses ordres, les élèves qui l'aimaient firent avec la neige des remparts et des tranchées. On attaqua et on résista avec des projectiles que la neige fournissait encore. Ces jeux vaillants ont été représentés plusieurs fois dans nos gravures et nos albums.

En 1784, il fut proposé pour être admis à l'École militaire de Paris; il y entra le 17 octobre de cette même année, avec des certificats qui le patronnèrent et que nous devons reproduire.

M. de Kéralio, inspecteur des écoles militaires et savant académicien, qui a laissé des ouvrages utiles, rendit de lui ce témoignage:

«Napoléon de Buonaparte, né le 15 août 1769, taille de
» 4 pieds 10 pouces 11 lignes, a fait sa quatrième. De bonne
» constitution; santé excellente; caractère soumis, honnête,
» reconnaissant; conduite très-régulière; s'est toujours dis-

» tingué par son application aux mathématiques. Il sait très-
» passablement son histoire et sa géographie. Il est assez
» faible pour les exercices d’agrément; et pour le latin, il n’a
» fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin. Il mérite
» de passer à l’École militaire de Paris.»

Et comme on objectait a Kéralio la grande jeunesse de Napoléon, il répondit: «Je sais ce que je fais. Je vois la un germe qu’on ne saurait trop cultiver.»

Le savant Domairon (car ces écoles de religieux et de prêtres avaient toujours d’excellents maîtres), professant les belles-lettres à l’école militaire de Brienne, disait des amplifications du jeune Napoléon que c’était du granit chauffé au volcan.

Son professeur d’histoire, M. de l’Éguille, le caractérisait ainsi: «Corse de naissance, il ira loin, si les circonstances le favorisent .»

Il fut bien accueilli par ses nouveaux condisciples, et parmi eux il se fit des amis, qu’il n’oublia pas plus que ses maîtres et ses camarades de Brienne . Mais l’École militaire de Paris n’était pas aussi sérieusement organisée que celle de Brienne. Les élèves étaient presque tous des viveurs, comme on dit aujourd’hui, qui ne recherchaient que le luxe, les dissipations et les jeux. Quoiqu’il n’eût que quinze ans, le jeune Bonaparte eut la hardiesse d’adresser au directeur de l’École un mémoire où il lui représentait que si on voulait faire de bons officiers, il fallait substituer aux vains délassements la discipline, le travail, la sobriété et l’ordre. Il posait là des règles qu’il devait établir plus tard dans les

écoles militaires de Saint-Germain, de Fontainebleau, de Saint-Cyr et de la Flèche.

Il ne resta que dix mois à l'École militaire de Paris. A la fin d'août 1785, ayant subi devant le savant Laplace un examen dont il sortit avec triomphe, il fut inscrit sur la liste des élèves jugés capables d'être officiers, avec cette mention:

«Napoléon Bonaparte, né en Corse; réservé et studieux; préfère l'étude à toute espèce d'amusement; se plaît à la lecture des bons auteurs; très-appliqué aux sciences abstraites; peu curieux des autres; connaissant à fond les mathématiques et la géographie, silencieux, aimant la solitude; parlant peu, énergique dans ses réponses, prompt et sérieux dans ses reparties. Ce jeune homme est digne d'être protégé.»

Il reçut son brevet de sous-lieutenant d'artillerie et prit rang dans l'armée le 1er septembre 1785.

IV. — NAPOLÉON OFFICIER.

Table des matières

L’avenir était gros de tempêtes.

BARRUEL.

Lieutenant en second au 4e régiment d’artillerie, le jeune Napoléon vit avec joie s’ouvrir devant lui l’avenir qui était son rêve. Il avait conquis l’estime et souvent l’admiration de ses camarades de Brienne et de ses émules de l’École militaire de Paris; il fut parfaitement accueilli à son régiment, qui partit bientôt pour Valence. Il resta là près de trois ans en garnison, sans rien négliger de ses habitudes régulières ni de sa vie laborieuse.

«J’aimais peu le monde, dit-il à Sainte-Hélène, et je vivais très-retiré. Le hasard m’avait logé près d’un libraire instruit et des plus complaisants. J’ai lu et relu sa bibliothèque pendant trois années de garnison, et je n’en ai rien oublié, même des matières étrangères à mon état.»

Mais le jeune officier était chrétien, et chrétien pieux; les soldats, pour se le désigner, disaient: «C’est celui qui fait si souvent le signe de la croix.» Il avait horreur des mauvais livres.

C’est à Valence qu’il fit les premiers essais de ce qu’on appelle sa carrière littéraire. Et David, son peintre célèbre, avait raison de dire que, si Napoléon n’avait pas eu d’autre ressource, il eût été poëte aussi grand que Corneille, orateur aussi sublime que Bossuet, historien aussi profond que Tacite.

C’est dans cette période de trois ans, que les écrivains qui ont osé gâter par des faits romanesques, complétement imaginés, une vie si pleine de grandeur, c’est en ces jours d’actives études qu’on a dit que le 5 mai de l’année 1786, trente-cinq ans exactement avant la sombre journée de 1821, Napoléon était devenu un Werther, et que, pris du dégoût de la vie, il se disposait à en sortir comme une âme incomprise.

On a été plus loin, en lui faisant écrire des phrases sentimentales sur le suicide. On n’eût jamais imaginé rien de tel en son vivant. A Valence, Napoléon se comprenait: il sentait qu’il avait une mission. Jean-Jacques Rousseau et le Werther de Gœthe n’avaient jamais été ses lectures, et il avait le cœur trop haut pour songer un instant à une lâcheté.

Il a dit, dans O’Méara: «Le suicide est l’acte d’un joueur qui a tout perdu ou d’un prodigue ruiné. J’ai toujours eu pour maxime qu’un homme montre plus de vrai courage en supportant les malheurs qui lui arrivent qu’en se débarrassant de la vie.» Il disait encore: «Les premiers principes de la morale chrétienne et le grand devoir imposé à l’homme de suivre sa destinée, quelle qu’elle soit, m’empêcheront toujours de mettre un terme à l’horrible existence de Sainte-Hélène. »

Il paraît que le jeune Bonaparte, en ses débuts dans la vie d’officier, avait à peu près chaque année un congé de quelques semaines pour aller revoir sa famille en Corse; car on a retrouvé une lettre de lui, datée d’Ajaccio, le 1er avril 1787, et adressée au célèbre médecin Tissot, qu’il consultait

pour un de ses oncles attaqué de la goutte, lettre à laquelle le docteur ne répondit pas .

On le voit, en 1789, lieutenant-colonel de la garde nationale d'Ajaccio, secondant Paoli, que Louis XVI avait chargé d'organiser la Corse. On le revoit en France, au printemps de 1791, lieutenant en premier au 4e régiment d'artillerie: il y est capitaine le 6 février 1792.

A travers la marche rapide de la révolution et les excès qui assombrissaient cette marche, le jeune Bonaparte entrevoyait des guerres qui devaient nécessairement éclater et qui s'entamaient de toutes parts autour de la France. Il sentait qu'il allait y jouer un rôle, et son cœur s'enthousiasmait. Toutefois il s'indignait de voir Louis XVI si abandonné. L'émigration avait enlevé cent vingt mille nobles qui auraient dû se serrer autour du roi, disait-il, abandonner comme lui leurs priviléges et arrêter les brigandages. Il voyait dans les émigrés des déserteurs, et il le disait tout haut. Il frémit en gémissant de la faiblesse ou plutôt de l'impuissance du malheureux monarque, qui, entouré de cœurs hostiles, faisait tomber les armes des mains des Suisses fidèles, ses derniers défenseurs; et plusieurs historiens ont raconté que le jeune Bonaparte se trouvait à Paris le 10 août 1792, et que, témoin des excès de cette journée où les Tuileries furent souillées du sang français, il s'écria: «Comment laisse-t-on cette canaille s'approcher ainsi du roi!» Il s'enfuit indigné.

Il ne savait pas que le maire de Paris et le commandant en chef de la garde nationale, et ceux qui alors entouraient le monarque, sympathisaient avec cette tourbe, qu'il

nommait de son vrai nom, et qui se composait des parias de Marseille et de l’écume des faubourgs de Paris.

Après le 10 août, il voulut se retirer dans sa famille. Il y pouvait respirer, il l’espérait du moins. Ses chefs, qui devinaient ses désirs, l’envoyèrent en Corse, où la fermentation des esprits inquiétait le gouvernement d’alors.

Paoli, qui s’était, en apparence du moins, rallié à la France, se laissait séduire par les Anglais, qui ne sont pas avares de promesses, et il voulait détacher la Corse de la France, espérant en devenir le souverain sous la suzeraineté de la Grande-Bretagne.

Le jeune Bonaparte était là. Paoli, qui avait pu juger des heureuses dispositions de ce jeune homme, l’obsédait pour le détacher de la France et le rallier à ses projets. Il l’attaqua donc par les propositions les plus séduisantes. Un autre se fût laissé entraîner.

Mais Napoléon devait son éducation militaire à la France. Il était Français de cœur, et il s’indignait intérieurement à la pensée que la Corse, son cher berceau, pourrait devenir terre anglaise. Il demeurait donc sourd aux instances de Paoli, et le vieux batailleur qui l’entreprenait pouvait deviner que, fidèle à son honneur et à ses serments, le jeune Bonaparte ne songeait qu’à rejoindre son corps. Aussi, quoique toutes les côtes, excepté Calvi, fussent gardées par les partisans de l’Angleterre, sachant à l’habile officier un cœur résolu, Paoli donna tout à coup l’ordre de l’arrêter, et ses agents se mirent en marche.

Heureusement pour Napoléon, il était aimé. Un de ses amis, car il en avait de sûrs, entendant dicter cet ordre, se hâta, sans perdre un instant, de lui en faire parvenir

secrètement la nouvelle. Aussitôt le jeune Napoléon, dont les résolutions étaient promptes comme l'éclair, vit que la seule voie de salut qui lui restât était de gagner la citadelle de Calvi, que les Français occupaient, et où sa famille s'était peu auparavant embarquée pour Marseille.

Le chemin était long et mauvais. Nimporte! il se rend lestement chez un berger nommé Marmotta, qu'il connaissait et qu'il savait dévoué à son nom. Il lui fait part de sa position:

«Comment! mon officier, s'écria le brave Corse, on oserait vous arrêter 1 Tant que Marmotta et ses gens pourront manier une arme, qu'on s'en garde!»

Le jeune Bonaparte prit donc la direction de Calvi sous l'escorte de quinze paysans bien armés. Dans la crainte de rencontrer les partisans de Paoli, ils durent s'écarter du chemin direct, tout mauvais qu'il était. Ils en prirent un plus affreux à travers des rochers, des maquis et des défilés où deux hommes ne pouvaient passer de front. Le premier qui allait en avant marchait en éclaireur, toujours prêt à faire feu.

La nuit étant devenue très-sombre, quand on eut franchi la chaîne de montagnes qui coupe la Corse du nord au sud, il eût été imprudent de se hasarder plus loin. Suivant donc l'avis de Marmotta, on attendit dans les maquis le lever de l'aurore, et dès qu'on vit poindre le jour, le jeune Bonaparte et son escorte s'avancèrent quatre lieues plus loin. Alors on aperçut à la distance de cinq lieues la citadelle de Calvi. Bonaparte, croyant n'avoir plus rien à craindre, s'obstina à congédier son escorte, qui insistait pour l'accompagner jusqu'au bout. Il tendit affectueusement la main à

Marmotta, et après avoir témoigné généreusement sa gratitude aux braves qui l’avaient protégé jusque-la, il poursuivit tranquillement sa route.

Le chemin devenait moins âpre. Il voyait Calvi à une heure de marche, lorsqu’il aperçut assez loin, à sa droite, une colonne d’infanterie, précédée d’une nuée d’éclaireurs. Jugeant bien que c’était un corps qui venait entreprendre le blocus de Calvi, il quitta la route, se jeta dans des gorges profondes, où il perdit de vue la citadelle, et s’égara tout à fait dans les rochers. Après avoir assez longtemps erré, il rencontra un jeune homme qui chassait devant lui un mulet chargé de bois:

«Mon ami, lui dit-il, suis-je encore loin de Calvi?

— Non, signor. Quand vous aurez gravi cette montagne qui est devant nous et qu’on appelle la montagne Noire, vous apercevrez Calvi qui n’en est pas loin.

— Merci! Mais je suis étranger; voudriez-vous me servir de guide pour me tirer de ces chemins où je m’égare?

— Rien n’est plus facile, car je m’en retourne à Calvi.

— Eh bien, j’accepte. Songez seulement que l’ennemi rôde dans les environs, et si vous me trahissez, malheur à vous!

— Fiez-vous à moi, vous dis-je, je vous engage ma parole. Vous devez savoir qu’un brave Corse n’y a jamais manqué. Et d’ailleurs, ne vous eussé-je rien promis, ou l’intention de vous nuire fût-elle dans mon esprit, soyez sûr que je me rirais de vos menaces.»

Ces derniers mots produisirent sur le jeune lieutenant une impression agréable. Il s’abandonna à son guide inconnu, et trois quarts d’heure après il entrait dans Calvi.

Il remit à son guide deux pièces d’argent, qu’il eut de la peine à lui faire accepter. Puis, comme le caractère franc de ce jeune homme lui plaisait, il s’avisa de lui demander son nom.

«Je m’appelle Napolino, répondit le guide.

— Napolino! C’est un nom que je n’oublierai pas. Venez me voir à Paris, dans dix ans; j’y serai.»

Napolino s’éloigna, ravi de la générosité de l’étranger, qui lui dit aussi son nom, et songeant peu au reste.

Le lieutenant monta à la citadelle, pour faire la visite exigée au commandant de la place.

Mais l’amour de l’étude entravant les droits de l’étiquette, le jeune Napoléon se mit, après avoir parcouru les remparts, à lever le plan de la citadelle. Ceux qui le virent, le prenant pour un espion anglais, crièrent si haut à la trahison, que le capitaine Louis Flach, aide de camp du commandant, vint lui ordonner de se rendre aux arrêts.

«Comment, monsieur, s’écria-t-il, j’aurai échappé à Paoli, et ici où je suis en sûreté, dans la seule place que nous ayons conservée, moi, Corse attaché à l’armée française, je subirais une punition!» Voici mon nom, ajouta-t-il en donnant sa carte à l’aide de camp.

Louis Flach n’eut pas plutôt lu ce nom, qu’il tendit cordialement la main au jeune officier, dont le frère aîné Joseph était son ami intime. Il le présenta sur-le-champ au général commandant, qui l’obligea à loger chez lui et l’admit à sa table .

Trois jours après, il s’embarqua pour la France, et nous retrouverons Napolino à l’île d’Elbe.

En apprenant que Napoléon avait rejoint sa famille et la France, les fanatiques de Paoli brûlèrent à Ajaccio la maison des Bonaparte le 18 juin 1793.

V. — LA PRISE DE TOULON.

Table des matières

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et, pour leur coup d’essai, veulent des coups de maître.

PIERRE CORNEILLE.

Napoléon, en Corse, avait appris avec horreur le martyre de ce roi à qui il devait son éducation; et en admettant les idées nouvelles en tout ce qu’elles avaient d’équitable, il réprouvait ces jours de sang qu’on a si justement appelés le règne de la terreur.

La chute des Girondins et le triomphe de la Montagne, événements que nous ne pouvons décrire ici, avaient indigné jusqu’à la révolte le Midi et l’Ouest. Toulon, Marseille, Lyon, Bordeaux, Caen, Avignon et d’autres centres s’étaient insurgés contre Paris. La ville de Lyon fut reprise le 9 octobre 1793, saccagée, en partie détruite; le jeune Napoléon fut étranger à cette horrible affaire. On l’envoya comme officier du génie, avec deux canons, au siège de Toulon.

Cette ville, revenant au royalisme, entraînée par des étrangers, avait livré son port le 29 août aux Anglais, qui se présentaient et se disaient les alliés de Louis XVII. Lorsque les habitants apprirent que les montagnards avaient repris Lyon, et que Couthon, secondé d’autres bourreaux, décimait les habitants et brûlait leurs maisons, ils voulurent reculer sur leur insurrection. Mais ils ne le purent. Les Espagnols, unis alors aux Anglais, leur représentèrent qu’ils s’étaient